

Extrait du livre de Jan de Hartog

# *La Fuite*

*(De Vlucht)*

*En 1943, un écrivain hollandais recherché par les nazis fuit son pays pour rejoindre l'Angleterre au terme d'un périple dramatique.*

*Vers la fin de sa vie (en 1999), il raconte sa « Fuite » dans un livre dont le dernier chapitre (chapitre 6) décrit son parcours de Montpellier à Londres :*

- *Arrivée en Ariège*
- *Passage des Pyrénées par les montagnes de Massat et d'Aulus*
- *Traversée de l'Espagne jusqu'à Gibraltar*

Extrait du livre de Jan de Hartog

# *La Fuite*

*(De Vlucht)*

*En 1943, un écrivain hollandais recherché par les nazis fuit son pays pour rejoindre l'Angleterre au terme d'un périple dramatique.*

*Vers la fin de sa vie (en 1999), il raconte sa « Fuite » dans un livre dont le dernier chapitre (chapitre 6) décrit son parcours de Montpellier à Londres :*

- *Arrivée en Ariège*
- *Passage des Pyrénées par les montagnes de Massat et d'Aulus*
- *Traversée de l'Espagne jusqu'à Gibraltar*

# AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITION DE JANVIER 2005

En 1943, dans la Hollande occupée par les Allemands, l'écrivain Jan de Hartog, alors âgé de vingt-neuf ans, recherché par les nazis, décide de fuir son pays. Il atteindra l'Angleterre après un périple de plus de trois mois qui l'a fait passer en Belgique, en France, en Suisse, à nouveau en France, où il est pris en charge par un réseau de la Résistance, puis en Espagne et à Gibraltar, d'où finalement il rejoint Londres par bateau.

Sur la fin de sa vie, en 1999, aidé de son épouse Marjorie ; il écrit le récit de son évasion dans l'ouvrage (en néerlandais) « *De Vlucht* » (La Fuite), dont le dernier chapitre comprend le passage de France en Espagne, dans le secteur Massat-Aulus en Ariège. Cette traversée des Pyrénées, effectuée en groupe avec dix-sept autres résistants,<sup>1</sup> fut dramatique : huit des fugitifs furent capturés par les gardes-frontières allemands.

L'ouvrage de Jan de Hartog vient après plusieurs autres<sup>2</sup> qui ont relaté cette aventure tragique. Plus d'un demi-siècle après les faits, les souvenirs évoqués diffèrent sur certains points, des témoignages d'autres rescapés, relatés plus près de l'événement. Cela étant, ils constituent un émouvant témoignage humain.

L'association culturelle *Biert Aoué*, en Ariège, qui a dans ses objectifs la sauvegarde de la mémoire locale, s'est intéressée à ce drame, parce que le village de Biert est tout proche de la voie empruntée pour traverser les Pyrénées<sup>3</sup>, et aussi parce que le passeur, Jean Bénazet, est issu d'une famille biertoise. Soucieuse de rendre accessible à ses membres le témoignage apporté par Jan de Hartog sur un moment fort de notre histoire locale, notre association a assuré la traduction en français<sup>4</sup> d'un extrait condensé de son ouvrage, qui comprend le franchissement des Pyrénées.

Le Président de l'Association *Biert Aoué*  
Guy Prince

Janvier 2005

---

<sup>1</sup> C'était le 13 juin 1943

<sup>2</sup> « *Détenu 20 801* » d'Aimé Bonifas (Marrimpouey, Pau 1966), « *1943 : Un épopée tragique* » de Suzel et Olivier Nadouze (Lacour 1997), « *Ceux d'Aulus* » de Jean-Pierre Gaubert (Loubatières 2001)

<sup>3</sup> Le village de Biert, situé dans le canton de Massat se trouve à huit kilomètres du point de départ du chemin suivi par le groupe.

<sup>4</sup> La traduction du néerlandais en français et le traitement informatique ont été assurés par deux membres de l'association, respectivement Sylvia Hanquez-Ligtenberg et Jean-Claude Marcel.

## INTRODUCTION



À Amsterdam, en 1940, Jan de Hartog est déjà, à vingt-six ans, un écrivain connu lorsqu'il publie « *La Gloire de la Hollande* », ouvrage engagé qui devient un symbole de la résistance contre les Allemands. Le livre est interdit en 1942, et son auteur inscrit sur la liste des personnes que les Allemands décident de détenir comme otages. De Hartog se cache et cherche à fuir les Pays-Bas pour gagner l'Angleterre. La voie maritime par la Mer du Nord n'est plus praticable. Un ami le met alors en contact avec une filière d'évasion qui passe par la Belgique, la France et la Suisse. Il part le 2 avril 1943, sans avoir pu dire adieu à ses proches. Sa compagne, l'actrice Lily Bouwmeester sera arrêtée et gardée une semaine avant d'être relâchée.

Il traverse la Belgique en compagnie d'une femme et d'un enfant qui lui servent de couverture. À Mouscron, près de la frontière française, on lui donne une fausse carte d'identité, et il peut passer en France.

Dans le train entre Lille et Nancy, lors d'un contrôle d'identité, sa carte d'identité paraît douteuse et on l'emmène au poste de Police à Nancy, où il joue l'innocent. Après une vérification téléphonique auprès des autorités de Lille, et à son grand étonnement, on le relâche.

Il se dirige vers Belfort et traverse la frontière suisse à Delle, un village à 15 km de Belfort.

Les autorités suisses l'arrêtent et l'emprisonnent à Porrentruy, près de Berne. Là, en se cachant, il rédige le texte d'une pièce de théâtre qu'il avait jouée en public avant-guerre, mais qui n'a pas été écrite ni publiée : « *Schipper naast God*<sup>5</sup> », qui traite de la persécution des juifs en Allemagne avant la guerre. Le seul papier dont il dispose pour écrire est un rouleau de papier toilette. Mais il est vu en flagrant délit et le rouleau de papier toilette est confisqué. Il lui sera rendu par les autorités suisses... en 1980 !

De Hartog est ensuite transféré à Buren, dans un camp pour fugitifs juifs. Il réécrit « *Schipper naast God* », en allemand cette fois, et le lit à ses co-prisonniers juifs.

La légation hollandaise à Berne le fait sortir de ce camp. Un premier projet de quitter clandestinement la suisse par avion à destination de Tanger échoue à cause d'un accident au décollage. Il est alors mis en contact avec un réseau français de la Résistance qui va organiser son évasion par une voie

---

<sup>5</sup> Skipper auprès de Dieu

surnommée « *la route des Généraux* » depuis qu'un général français célèbre l'a utilisée pour rejoindre Alger, suivi peu après par deux autres généraux... Pour la cause, on lui donne un titre de militaire hollandais : celui de « *Contre-amiral des remorqueurs* »<sup>6</sup>. On lui établit une nouvelle carte d'identité au nom de Maurice de Mellard, carte qui comporte un minuscule trou, laissé par la pointe du compas utilisé pour contrefaire le tampon circulaire.

Il passe sans encombre en France par Genève. Un premier rendez-vous avec le réseau est manqué, ce qui l'oblige à aller à pied à Annecy, où le Maquis vient le récupérer, et c'est à l'arrière d'une moto qu'il arrive au quartier-général du Maquis de Haute-Savoie.

Il y restera une dizaine de jours, partageant la tente de l'Anglais Sam White<sup>7</sup>, des services secrets britanniques. Le commandant du Maquis le charge d'une mission : délivrer à Winston Churchill en personne un message oral demandant le parachutage, avant le 15 juillet, d'une dotation en armements et vivres, dont de Hartog apprend par cœur la longue liste.

Le Maquis lui affecte deux gardes du corps : Gérard, un étudiant, et Michel, un légionnaire, pour l'accompagner jusqu'aux Pyrénées. Ils vont à Lyon, où ils prennent un train en direction de la Bourgogne. Une patrouille étant montée pour procéder à un contrôle des voyageurs, Michel effectue une diversion en tirant des coups de feu en l'air. Gérard et Jan profitent du tumulte qui s'en suit pour sauter du train. Ils rejoignent à pied la Saône, qu'ils traversent en slip, les habits sur la tête, pour rejoindre leur prochain relais : une auberge dénommée « *Au goujon friand* ».

De là, le réseau les fait transporter jusqu'à Montpellier... dans un camion allemand, conduit par un caporal portant l'uniforme allemand<sup>8</sup>.

C'est à partir de Montpellier que commence le récit qui suit.

Jean-Claude Marcel

Sylvia Hanquez-Ligtenberg

---

Traduction du néerlandais :	Sylvia Hanquez-Ligtenberg
Numérisation et mise en page :	Jean-Claude Marcel

---

<sup>6</sup> En français dans le texte. Ce titre est en rapport avec le parcours de Jan de Hartog, qui a été, pendant quelques années, pilote de remorqueurs dans le Zuydersee.

<sup>7</sup> Probablement un nom d'emprunt

<sup>8</sup> On ne sait pas s'il s'agit d'un militaire allemand anti-nazi acquis à la cause de la Résistance, ou d'un maquisard déguisé.

# PRÉFACE

## du livre de Jan de Hartog

### *"La Fuite" (De Vlucht)*



Jan de Hartog

Durant bien des années j'ai tenté d'écrire ce livre. C'était une expérience unique, et en tant qu'auteur qui utilise tout dans sa vie comme matière, l'impulsion de tout relater était quasi irrésistible. J'ai essayé à plusieurs reprises, mais finalement j'ai renoncé à cette idée. Mon évvasion en 1943 de l'Europe occupée, fut une expérience douloureuse, j'en remettais la narration à plus tard, tandis que j'écrivis les livres dont j'avais envie.

Quand finalement Ike Bertels monta un documentaire néerlandais de cette période de ma vie et qu'on m'a demandé d'écrire ce livre, j'avais quatre-vingt-quatre ans, et suite à des épisodes de maladies à répétition, je m'étais retiré de l'écriture. Mais quand ma femme, Marjorie, a commencé à fouiller dans d'anciens documents, dans toutes les interviews et les annotations de cette époque, nous avons décidé malgré tout de les abriter dans une histoire.

J. de H.

---

## EXTRAIT (Chapitre 6) du livre de Jan de Hartog *"La Fuite" (De Vlucht)*

Montpellier est une ancienne ville universitaire dans le Languedoc, à environ dix kilomètres de la Mer Méditerranée. En ces jours-là, c'était une ville endormie sous un soleil tropical, où la vie se trouvait apaisée malgré la présence des Allemands.

J'y traînais pendant deux semaines, tout d'abord chez des étudiants d'une université protestante qui étaient membres du maquis, ensuite dans un couvent dans la vieille ville, un réseau de ruelles qui était particulièrement adapté comme cachette pour des fugitifs.

Dès notre arrivée, Gérard<sup>9</sup> alla trouver ses complices. Moi, j'attendais l'étape suivante, c'est-à-dire la traversée des Pyrénées, la haute chaîne de montagne entre la France et l'Espagne, redoutée par tous ceux qui tentaient de fuir l'Europe occupée.

Dans le couvent, j'ai été hébergé dans une cellule pour prêtres de passage. La nonne âgée qui me procurait de la nourriture et des habits propres, s'adressait à moi en m'appelant « *mon frère* »<sup>10</sup>. De temps en temps, avec un sentiment de liberté, j'allais déjeuner dans un bistrot local jusqu'au moment où je découvris que la plupart des habitués étaient des Allemands en civil, venus du Nord en congé.

Simplement d'entendre leur langue me remplissait de dégoût : ils me rappelaient la Hollande envahie. Ils avaient assassiné des centaines de mes compatriotes et envoyé des milliers de juifs hollandais dans des camps d'extermination.

« Le Pardon » ne pouvait prendre racine chez moi, et je crains que « l'oubli » ne soit pour les générations futures.

Dans ce café en 1943, ce qui me gênait le plus est qu'ils me considéraient, en tant qu'homme blond, comme un des leurs.

En ces jours-là, j'avais peu de contacts avec le réseau, mais environ deux semaines après, je recevais la visite de Michel<sup>11</sup>.

Il arriva soudainement et sans se faire annoncer. Nous avons pris avec plaisir un repas tranquille dans un café à proximité et il me raconta brièvement l'épisode du train<sup>12</sup>. Pour lui c'était de toute évidence une affaire banale : ses hommes avaient une aura d'immortalité. Ils étaient invincibles, du moins en apparence. Mais ils mouraient, mon Dieu, comme ils mouraient !

---

<sup>9</sup> Étudiant, et maquisard de Haute Savoie, l'un des deux accompagnateurs désignés pour conduire de Hartog jusqu'aux Pyrénées.

<sup>10</sup> En français dans le texte

<sup>11</sup> Légionnaire, et maquisard, l'autre des deux accompagnateurs désignés.

<sup>12</sup> Épisode mentionné dans l'Introduction

Ce soir-là, Michel rayonnait la sécurité, la protection, l'invincibilité. Il réussit à me donner le sentiment que j'y arriverai. Gérard devra me guider jusqu'à Foix, de là je continuerai avec d'autres fugitifs et un guide connaissant le passage comme sa poche.

Entre-temps l'habillement restait un problème. Jusqu'ici j'avais porté un costume que j'avais reçu à Berne. Il était de la plus haute importance que je continue à faire partie de la population ; un homme d'affaires qui pense à un contrat et pour qui traverser à la nage des rivières en slip<sup>13</sup> paraît être un film comique.

Mais à présent les Pyrénées paraissaient à l'horizon.

Rien que l'idée de devoir les escalader en costume de ville et avec une mallette ne me semblait pas seulement peu pratique, mais en plus j'attirais l'attention et çà c'était la dernière chose que je souhaitais.

Les habits étaient lourdement rationnés et je ne pouvais résoudre le problème.

Enfin j'en parlais à Sœur Catherine. Quelques jours plus tard elle apparut avec un costume plutôt ringard et des chemises propres, qu'elle avait obtenus en échange de vieux vêtements récoltés pour les pauvres.

La seule chose qu'elle n'a pu obtenir était une paire de chaussures à ma pointure, j'ai dû donc continuer avec mes vieux souliers.

Le soir suivant, mon jeune ami vint me chercher et il me guida discrètement à travers un labyrinthe de ruelles jusqu'à la gare où nous prîmes le train de nuit.

Toutes lumières éteintes, le train glissait à pas de tortue à travers le paysage sombre. Je me souviens qu'il y avait beaucoup de jeunes gens à bord, plus jeunes que mes vingt-neuf ans, en ces jours-là j'étais un homme « d'âge mur »

Dans le couloir quelqu'un criait joyeusement :

« *Debout les morts !* »<sup>14</sup>

J'étais assis dans un coin du compartiment et plongé dans mes réflexions. Je prenais des notes, qui ont été retrouvées il y a peu de temps.

Il s'agissait d'un futur livre concernant le service sanitaire dans les Indes néerlandaises. Je me demandais si un jour j'atteindrais l'Angleterre, et ce qui se passerait alors.

J'avais assez de raisons de m'inquiéter sur les dangers que j'encourrais les jours suivants, mais je n'éprouvais pas de crainte.

Je pensais à mon père, à cette dernière soirée à Amsterdam. Ses mots rassurants me donnaient une sensation de confiance renouvelée, l'assurance que j'y arriverai.

À Toulouse il fallait changer de train et dans la foule, nous attendîmes pendant trois heures sur la place de la gare.

Après la première demie-heure, les lumières s'éteignirent car il y avait des attaques aériennes. Nous entendîmes hurler les sirènes, éclater les explosions et nous regardâmes les projecteurs balayer le ciel.

<sup>13</sup> Allusion à un épisode précédent où de Hartog avait traversé la Saône en slip, les habits sur la tête

<sup>14</sup> En français dans le texte.



Les heures passèrent lentement. Enfin nous pouvions prendre le train pour Foix.

Si je regarde la carte maintenant, il est difficile de comprendre pourquoi il n'y a pas eu d'inspection, ni de contrôle de papiers cette nuit-là, à Toulouse ni dans ce petit train qui montait au pied des montagnes en s'arrêtant haletant à chaque petite gare. Je possédais toujours la carte d'identité de Berne, mais jusqu'à présent, personne ne me l'avait réclamée et donc personne n'avait remarqué le trou de la pointe du compas au milieu du tampon<sup>15</sup>.

Gérard, mon soi-disant garde du corps restait silencieux et retiré. Après Foix nous devons nous quitter et probablement ne plus jamais nous revoir. C'était comme si j'étais seul dans le train, à côté de la fenêtre obscurcie.

J'étais nostalgique : j'avais le désir de Lily<sup>16</sup>, je repensais à nos soirées sur les lacs à bord du « Honesta », aux moments vécus chez moi, à notre amour. En fait, mon voyage était un adieu. Nous ne devons nous revoir que deux fois. La première fois c'était juste après la guerre, quand je suis retourné en Hollande. C'étaient des retrouvailles émouvantes, pleines de nostalgie et de reconnaissance d'être encore vivants tous les deux.

Mais nous voyions bien que notre relation était du passé et que nous menions chacun notre vie.

La deuxième fois, c'était pour son quatre-vingt-dixième anniversaire. J'étais en Hollande et lui rendais visite. J'étais moi-même un vieil homme. Cela aurait dû être des retrouvailles émouvantes et cela l'était, pour moi.

Lily ne savait plus qui j'étais.

Le train arriva à Foix au lever du soleil. Je contemplai les Pyrénées pour la première fois. Elles apparaissaient devant nous, sombres et menaçantes, leurs pics cachés dans les nuages.

Les montagnes de Haute-Savoie étaient hautes, mais celles-là étaient menaçantes, surtout pour un Hollandais qui venait d'un pays en dessous du niveau de la mer.

Il s'en dégagait une grandeur solitaire et angoissante qui m'intimidait complètement. Il me semblait impossible de réussir.

Je suivis Gérard à une buvette au bout du quai où après avoir pris un « ersatz » de café et mangé quelque chose, nous avons quitté la gare sous la pluie.

Il était encore tôt, il n'y avait personne à part quelques passagers du train.

C'étaient des jeunes hommes qui regardaient autour d'eux, incertains.

Gérard aborda l'un d'entre eux. Il me fit signe et nous guida à travers le quartier populaire de la ville jusqu'à un garage au bord de la rivière. Il y avait quelques automobiles rouillées.

Quelques vélos surannés étaient ancrés à une grille, dehors, un tracteur sur son déclin.

Une paire de jambes dépassaient dessous.

---

<sup>15</sup> Le tampon circulaire avait été réalisé à l'aide d'un compas dont la pointe avait laissé un trou au centre.

<sup>16</sup> Lily Bouwmeester, actrice connue en Hollande et compagne de Jan de Hartog.

Gérard s'approcha, se pencha en avant et parla avec le propriétaire. Après quelques instants un homme apparut avec un visage ravagé et une tignasse de cheveux gris. Il s'essuya les mains sur un tissu gras qu'il sortit de sa poche et après une courte discussion avec Gérard, disparut derrière la maison.

Il revint quelques instants plus tard au volant d'un vieux camion.

« - Il s'appelle Jean-Paul, dit Gérard, il te conduira plus loin, avec les autres de votre groupe.

- Il y a le guide ? interrogeais-je.

- Non, répondit Gérard. Il habite plus loin, dans la montagne, tu vas devoir marcher un bout de chemin à pied. Quand tu arriveras, les autres du groupe seront sûrement là. Jean-Paul a dit que votre guide sera Jacques<sup>17</sup>, c'est le plus expérimenté de tous, je pense qu'il a réalisé plus de passages que les autres. Si lui pense que c'est sûr, tu auras beaucoup de chances de réussir. »

C'était le plus long discours qu'il m'avait jamais tenu et c'était probablement le dernier.

Nous nous serrâmes la main et nous nous dîmes adieu.

Nos chemins se séparèrent avec des années incertaines devant nous. Ma confiance retrouvée disparaissait pour faire place à une sensation de mauvais augure, un pressentiment qui ne pouvait être le résultat des informations que j'avais eues sur le guide qui paraissait être digne de foi.

C'était une sensation de mécontentement, parfois de désespoir que j'avais déjà connue dans le passé. Cela venait du fait que j'avais conscience de ne plus être maître de ma propre vie mais que mon destin reposait entre les mains de quelqu'un d'autre.

Je montai dans la benne du camion avec deux autres jeunes Français. Jean-Paul nous recouvrit d'une bâche et nous montâmes la colline, d'abord sur un chemin de gravier, ensuite sur une piste, dans un camion grinçant et gémissant. Il y avait un brouillard épais, Jean-Paul dut faire un détour pour éviter la route principale.

Bien du temps passa avant d'atteindre notre but, un village où d'autres jeunes Français nous attendaient. L'un d'entre eux avait une carte imprimée sur papier, destinée à être mangée en cas de besoin. De là nous devrions atteindre principalement à pied, un autre village qui s'appelait Le Port.

Il disait qu'il y avait une bonne chance que nous soyons récupérés par une voiture pour la dernière partie. C'était la partie la plus difficile. Nous avions un rendez-vous avec le guide et le reste du groupe ; si nous arrivions en retard, ils partiraient à notre recherche.

Nous étions sept ou huit, avertis de garder le plus possible le silence quand nous arriverions en montagne, et de ne pas fumer, ce qui était, dans ces jours-là une épreuve.

Entre temps, une femme d'une des maisons du village, nous donna, telle une mère, quelque chose à manger et un gobelet de lait à boire.

Elle nous tapota sur l'épaule et nous souhaita un bon voyage.

---

<sup>17</sup> de Hartog appelle le guide Jacques, alors qu'il se nomme en réalité Jean Bénazet.

Nous la remerciâmes chacun notre tour, ensuite nous fîmes demi-tour et commençâmes l'ascension. Je me souviens combien fut difficile ce premier départ. Nous devons éviter les chemins, ramper dans les champs, se glisser à travers les bois, de temps en temps grimper des talus raides où nous devons faire attention à ne pas déstabiliser des pierres qui pourraient rouler vers le bas et nous trahir.

La distance parcourue n'a pas dû dépasser les dix kilomètres mais dans mes souvenirs cela m'a paru cinquante.

Jusqu'à ce moment-là je n'avais marché que très peu pendant mon périple. Je n'étais pas en très bonne condition contrairement à mes compagnons de route, qui n'étaient pas seulement souples et bien entraînés mais aussi plus jeunes que moi de dix ans. C'était exténuant, les pentes devenaient de plus en plus longues et raides. Après chaque partie difficile je m'allongeais sur le talus comme une baleine échouée.

À mon grand soulagement, j'entendis quelqu'un dire :

« *Voilà la voiture !* »<sup>18</sup>

C'était une Peugeot noire avec un pare-choc étrange, elle était facile à reconnaître pour celui qui faisait le guet.

Elle nous emmena pour les derniers kilomètres à Le Port, un petit village dans une vallée étroite, où elle nous laissa à un endroit qui était apparemment le point de rassemblement.

C'était la fin de l'après-midi, on nous emmena à une grange où d'autres personnes déjà arrivées auparavant nous attendaient.

La plupart d'entre eux étaient des jeunes Français qui accueillirent leurs compatriotes avec une exubérance enfantine. Dans un coin était assis un homme plus âgé qui ne prenait pas part à la liesse générale.

C'était un homme lourd mais quand je m'approchai je vis que son visage, quoique caché par une barbe était long et maigre.

Il appartenait à la colonie russe de Paris qui s'était jointe à la Résistance française au début de la guerre.

C'était un combattant sans peur qui avait pris un risque de trop ; arrêté par la Gestapo il avait été affreusement torturé. Pendant un transport il fut sauvé par le maquis ; il était maintenant connu et devait fuir le pays le plus vite possible.

Quand je fis des efforts pour parler avec lui, il secoua la tête et se détourna.

Pendant ce temps nous attendions interminablement l'arrivée de Jacques, le guide, qui ne voulut pas partir sans avoir mangé.

Une décision qui me tapait sur les nerfs mais qui, d'un autre côté, était rassurante : le guide était tellement familier avec la traversée des Pyrénées que ça pouvait attendre la fin de son repas<sup>19</sup>.

Nous attendîmes pendant deux heures ; quelqu'un nous apporta du pain et un bol de lait et nous mîmes quelques francs dans une boîte.

---

<sup>18</sup> En français dans le texte

<sup>19</sup> Jean Bénazet respectait en fait toujours le même horaire : début de la marche à pied à 20 heures, à la tombée de la nuit.

Pendant ce temps, un des jeunes Français qui avait fait partie d'un maquis de cette région, nous renseigna sur les montagnes.

La frontière espagnole est la crête des Pyrénées. Du côté français une bande de trente kilomètres de largeur était interdite pour tous les citoyens sauf les riverains et les bergers qui avaient l'autorisation de laisser paître leurs animaux durant l'été.

Les derniers dix kilomètres étaient interdits pour tout le monde à part les militaires allemands, qui tiraient sur tout ce qui bougeait.

La seule manière de traverser était en convoi d'une douzaine de personnes sous la conduite d'un guide expérimenté. Notre convoi était le dernier qui risquait le passage.

Les Allemands avaient à présent découvert presque tous les chemins clandestins, qui étaient régulièrement contrôlés par des patrouilles.

Le seul guide qui était encore prêt à risquer la traversée était Jacques.

Nous étions des veinards, disait-il, quelques mois plus tard cela aurait été trop tard. Des veinards ? Je l'espérais. Nous étions prêts pour le départ.

Les jeunes hommes étaient enthousiastes, sûrs de leurs plans.

Ils venaient de tous les coins de la France, quelques uns de Paris, quelques uns d'Alsace, d'autres du côté de Bordeaux.

Chacun avait son histoire d'horreur qui l'obligeait à fuir.

En ces temps-là les Allemands ramassaient les jeunes hommes sans ménagement pour les envoyer dans les camps de déportation, les camps de travail obligatoire ou pour les utiliser comme otages et les fusiller.

Chacun fut abordé par un membre de la Résistance et encouragé à quitter le pays par le seul trajet qui restait.

Ils étaient soulagés et exubérants, les premiers pas vers la liberté étaient posés.

Quelques uns souhaitaient aller au Canada afin de se joindre à l'Armée de l'Air canadienne, d'autres à Londres pour se présenter aux Forces Françaises Libres.

Dès qu'ils seraient arrivés en Espagne, ils se feraient passer pour des Canadiens français car les Français n'étaient pas admis par les gardes-frontières espagnols.

Au crépuscule, le guide arriva. Il paraissait être un type indifférent qui ne se laissait pas surprendre. Il nous évalua et ne sembla pas content du résultat. Il murmura que nous étions en trop grand nombre.

De quoi pensions-nous qu'il s'agissait ? D'un voyage touristique ?

Il nous compta avec un air renfrogné, vingt et un lui compris<sup>20</sup> et secoua la tête. C'était trop<sup>21</sup>.

Mais personne ne voulut se retirer, nous étions tous désespérés et décidés à passer la frontière.

---

<sup>20</sup> Les autres témoignages s'accordent sur le nombre de 18 candidats à l'évasion, soit 19 personnes avec le passeur. Sur les 18 fugitifs, 17 sont identifiés (cf l'ouvrage « Ceux d'Aulus » de Jean-Pierre Gaubert et son additif publié dans La Revue du Tarn, n°192 ).

<sup>21</sup> Lors de ses précédents passages par cet itinéraire, au nombre de huit, Jean Bénazet avait passé chaque fois entre six et douze évadés.

Alors il haussa ses épaules et nous examina. Quand ce fut mon tour, il m'observa de la tête aux pieds. Quand il remarqua mes chaussures de ville noires il secoua la tête :

« Tu n'es pas sérieux, dit-il. Tu penses grimper la montagne avec ces choses-là ?

Qu'est-ce que tu crois ? Que c'est un cours de danse ? »

Je commençai à m'expliquer mais il se détourna et examina le garçon à côté de moi.

Le jeune homme, un personnage angélique et pas de ce monde s'écria ardemment :

« Attendez, je pense que nous avons la même pointure ! »

Il chercha dans un sac vert et en sortit une paire de bottes à lacets.

« Mon père m'a dit qu'il fallait emmener une paire en plus, dit-il » et il me les tendit.

« Tenez, essayez-les »

J'hésitais un instant, puis je m'assis par terre, enlevai mes chaussures et enfilai ses bottes.

C'était juste ma pointure, j'essayai de le remercier et je proposai de les lui payer dès que je pourrais, mais il ne voulut rien savoir.

« Il n'en est pas question ! protesta-t-il »

À ce moment-là, je lui fus plus reconnaissant pour son geste d'humanité que pour les bottes.

Ensuite, quelqu'un passa avec un grand sac en papier d'où nous sortîmes chacun un paquet de morceaux de sucre et une petite bouteille d'alcool de menthe, notre ration pour les jours à venir.

On nous expliqua qu'un morceau de sucre avec quelques gouttes d'alcool de menthe étanchait la soif.

L'air en montagne est tellement léger qu'on ne devrait pas trop souffrir de la faim.

On nous avertit qu'il fallait éviter de boire l'eau des torrents et des étangs. La neige fondue venait bien des crêtes des montagnes où rien ne poussait, mais l'eau était contaminée par un bacille qui donnait la diarrhée.

Enfin Jacques nous prévint de ne pas fumer et de se taire car les voix en montagne portent loin et les Allemands avaient partout des postes d'écoute.

Nous devons marcher à la queue leu leu, et ne pas perdre de vue le prédécesseur. Nous allons suivre des chemins inconnus, loin de toute habitation. Nous devons faire bien attention et nous occuper de nous-mêmes ; il n'était pas notre nounou.

Je rejoignis la colonne comme numéro sept, ici il n'y avait pas de place spéciale pour un « contre-amiral »<sup>22</sup>.

Peu après nous nous mîmes en route sous la bruine.

---

<sup>22</sup> Allusion au fait que de la Suisse aux Pyrénées le réseau qui avait de Hartog en charge l'avait considéré comme un contre-amiral de la Marine hollandais.

Je me souviens qu'à ce moment-là, j'aurais préféré plutôt dormir dans un coin sur le sol. C'était mon unique souhait. Le parcours avait été exténuant et je réalisais mal que mon arrivée à Foix datait du matin même.

Marcher, escalader, ramper, m'avait complètement épuisé, j'étais prêt à renoncer. Mais nous n'avions pas le choix, nous devions partir de là et je rassemblai toutes mes forces pour continuer.

Il commençait à faire nuit quand nous nous mîmes en route, bien alignés. Un des jeunes hommes commença à fredonner. Le fredonnement remonta la colonne comme une mèche jusqu'au guide.

Il lança ses bras au ciel dans un geste de désespoir et fit halte. Il se retourna et nous regarda fixement, comme s'il avait envie de nous fusiller tous. Le fredonnement s'arrêta net et nous continuâmes en silence à suivre une trace à peine visible, de plus en plus raide. Le brouillard restait accroché et nous entendions les cloches des moutons dans les environs.

Dans le Sud les soirées sont courtes et le temps qu'il fallut pour quitter Le Port et grimper la première colline, il faisait noir. Notre groupe de fugitifs solitaires tâtonna le chemin à travers les buissons en rasant les rochers. Nous marchions serrés afin de ne pas perdre de vue le prédécesseur.

La pente devint de plus en plus raide, nous avons besoin de toute notre concentration pour éviter de glisser et de précipiter des pierres dans les profondeurs.

Au bout d'un certain temps nous nous reposâmes à l'abri d'un bosquet et taillâmes des bâtons de marche. Quelques hommes furent en difficulté, cela aurait pu être mon cas également : leurs chaussures et sandales n'étaient pas adaptées à ce terrain, pour deux d'entre eux elles étaient cassées.

Mais déjà il s'était créé un lien d'amitié solide et ceux qui possédaient des bottes ou des chaussures de réserve les mettaient à la disposition des autres. Dans la plupart des cas, elles ne s'ajustaient pas, mais avec des chaussettes en plus cela pouvait aller.

À ce moment tout le monde était épuisé, mais nous devions respecter l'horaire.

Quand Jacques nous appela nous nous remîmes debout et continuâmes notre route.

La pleine lune paraissait plus grande qu'auparavant et dominait le paysage. Les montagnes, jusque là inhospitalières semblaient pratiquement inaccessibles, les immenses crêtes noires et sinistres, couronnées de neige, brillaient dans la lumière lunaire.

Nous avançons, le plus possible à l'ombre de la lune, sur les talons l'un de l'autre en écoutant nerveusement d'éventuels bruits de patrouilles qui pourraient être dans les parages.

L'ascension devint de plus en plus difficile, quelques uns dérapèrent, des cailloux roulèrent le long du chemin, mais nous étions proches d'une cascade qui dans un bruit fracassant couvrait le vacarme.

Les rochers devenaient gigantesques, et nous nous sentions devenir de plus en plus petits, de plus en plus affaiblis et sans espoir.

Je me souviens de ce ciel plein d'étoiles, je me souviens avoir prié pendant la montée, pour la paix, la confiance et le repos.

Il ne restait plus rien de l'enthousiasme, seulement un désir grandissant que ce soit fini, une sensation de désastre.

*Patrouille de mort*<sup>23</sup>. Cette dénomination devenait appropriée à la circonstance, tandis que nous peinions, chacun suivant son prédécesseur docilement, isolé dans un monde de douleur avec ce désir ardent de pouvoir dormir.

Nous continuâmes difficilement. Pas de repos, les rares fois où nous nous arrêtons je n'osais pas m'allonger car je savais que je ne pourrais pas me remettre debout. Je m'adossais plutôt contre un rocher, reprenais ma respiration et me demandais : pourquoi ?

Pourquoi avais-je laissé derrière moi le confort et la sécurité de la Suisse ?

Après la première étape de ce voyage hasardeux, personne ne m'aurait reproché quoi que ce soit si j'avais jugé que cela suffisait. Pourquoi ai-je pris ce grand risque ? La sensation de fatalité d'une menaçante catastrophe devenait plus forte que jamais.

Mais il n'y avait rien à faire, je devais aller à Londres, et c'était la seule façon d'y arriver.

Le matin de la Pentecôte, nous descendîmes un talus vers une vallée proche de la frontière. Il faisait sombre et brumeux. La colonne s'arrêta sur la pente, et soudainement je réalisai qu'il se passait quelque chose de grave.

Des remarques chuchotées m'apprirent que la colonne était rompue, des hommes derrière nous s'étaient trompés de chemin et s'étaient égarés.

C'était un désastre, nous nous trouvions dans la zone interdite, et sans guide les chances de survivre diminuaient.

Jacques nous rassembla et nous demanda en chuchotant ce que nous souhaitions. Soit il nous emmenait de l'autre côté de la vallée tant qu'il faisait encore noir, soit il retournait sur ses pas pour retrouver les autres tandis que nous l'attendrions, mais il y avait le risque d'être découverts par une patrouille allemande.

Je regardai les autres, épuisés et exténués. Ils haussèrent leurs épaules et s'allongèrent. Quelqu'un dit :

« Allez les chercher, ce sont nos camarades, nous attendrons. »

Je commençai à protester, c'était de la folie de les attendre ici alors qu'il fallait traverser la vallée tant qu'il faisait noir, mais les autres restèrent immobiles par terre, sans conscience du danger d'être découverts. Jacques haussa les épaules, fit demi-tour et partit à la recherche des autres hommes.

Nous étions étendus et dispersés sur la pente du côté sud de la crête.

---

<sup>23</sup> En français dans le texte

Avec la clarté de la lune je m'aperçus que nous nous trouvions dans le lit asséché d'un ruisseau entre les rochers. Les hommes étaient allongés là comme s'ils s'étaient rendus, complètement épuisés, trop affaiblis pour parler.

J'essayai de dormir mais lorsque le ciel s'éclaircit et que les étoiles s'effacèrent, mon pressentiment de danger imminent revint. Les autres le sentirent également. Quand le soleil se leva, ils reculèrent et s'effondrèrent derrière les rochers alentours.

Le temps que le guide revienne avec le reste du groupe, il faisait jour, trop clair pour traverser. Nous dûmes rester là et attendre qu'il fasse nuit de nouveau.

En arrivant, les hommes s'allongèrent là, sur place, ouvertement à la vue d'éventuelles patrouilles. J'essayai de me lever, j'appelai les autres pour qu'ils me rejoignent sur le talus mais ma tentative échoua. Je m'effondrai à nouveau derrière un grand rocher, à moitié endormi.

Mais après avoir été, pendant quelque temps, dans un état de demi-conscience, je réalisai que nous étions en danger de mort. C'était une vallée profonde. Devant nous se dressaient les cimes de la crête frontière. Mes camarades étaient éparpillés dans le lit de la combe.

En dessous de nous, la route traversait la vallée, vibrante sous la canicule.

Sous le ciel sans nuage, nous étions visibles par n'importe qui dans la vallée. Je regardai fixement dans la vallée, complètement exténué. Soudainement envahi de nouveau par cette sensation de désastre, je revins en rampant vers ces corps immobiles. Je les secouais par les épaules en chuchotant de grimper plus haut, plus haut... mais il n'y eut aucune réaction et j'abandonnai. J'ai eu besoin de toutes mes forces pour remonter.

Je remontai la pente en rampant, je dépassai un homme endormi, puis un autre, toujours plus haut, puis le dernier<sup>24</sup>. Le soleil brûlait, j'étais aveuglé par la sueur, épuisé, mais la conscience du danger m'emmena toujours plus haut ; plus haut encore... Au dessus de moi j'aperçus un rocher qui me donna une sensation de sécurité, un lieu de refuge. Contracté de douleur, je rampai au flanc de la montagne et me cachai derrière.

J'étais allongé là dans un état d'épuisement total. Au bout d'un moment je m'assis et regardai vers le bas. Dans les profondeurs, j'aperçus des Allemands marchant sur un chemin qui menait vers le lit du ruisseau, une file de figures grises avec deux chiens. Les fusils brillaient au soleil.

- « Restez-là, avertis-je silencieusement pour prévenir les autres. Ne bougez pas, ils ne nous ont pas vus. »

Un court moment il me sembla que mes camarades m'avaient compris. C'était une journée sans vent, très chaude, le soleil brûlait le flanc de la montagne, la petite colonne de soldats continuait lentement à travers la vallée. Tout à coup un des fugitifs l'aperçut et paniqua. Être pris si près de la frontière était insupportable. Il crapahuta dans la pente. Un caillou roula vers le bas, un chien aboya. L'instant d'après un coup retentit, et un ordre que j'entends encore aujourd'hui :

---

<sup>24</sup> Ceci peut expliquer la « disparition de l'étranger » signalée par plusieurs membres du groupe.



- « *Halt, du Lüimmel !*<sup>25</sup> ».

Des cailloux roulèrent sur la pente, une voix hurla :

- « *Halt, Hände hoch !*<sup>26</sup> »

La fusillade commença, les balles sifflaient, les coups de revolver claquaient, les salves de mitraillette roulaient, les hurlements des « chasseurs » résonnaient, et des cris... les cris déchirants de ceux qui tombèrent vers le bas. Ensuite les échos... des sonorités en vagues lentes et ondulantes... puis le silence.

Je passai le reste de la journée allongé derrière ce rocher, immobile. Tantôt je frissonnais de froid, tantôt j'avais si chaud que j'étais couvert de sueur. Les heures passèrent, lentement, j'avais des étourdissements et perdais toute mon énergie. À la fin de l'après-midi, le ciel se couvrit, en début de soirée l'averse tomba. Je fus trempé. Quelque temps après, la pluie cessa et j'épiaï la vallée. Personne. Le seul bruit venait du bruissement de la cascade, parfois du grondement de l'orage. J'essayai de me lever, et compris à ce moment-là, par une douleur mordante que j'étais blessé aux deux jambes. Mes bottes étaient remplies de sang, mon pantalon était déchiré aux genoux. Je m'assis et remontai les jambes de mon pantalon. Du sang partout. La blessure de la jambe droite semblait plus grave que l'autre, je les pansai avec mon mouchoir.

Je voulus trouver de l'eau, me levai péniblement, regardai autour de moi pour m'assurer qu'il n'y avait personne, et commençai à escalader, gémissant de douleur mais paniqué par le souvenir des chiens policiers.

Quand j'atteignis enfin la crête, je découvris qu'il était impossible de descendre de l'autre côté, qui se révélait être trop raide. Assurément, nous étions arrivés ici par un col. Je commençai à le chercher. Cependant il devint évident que je ne devais pas reculer, mais traverser la vallée, atteindre la frontière, l'Espagne.

Les jours et nuits qui suivirent devinrent un cauchemar qui est resté dans ma mémoire. J'étais résolu à retourner dans la vallée, la traverser pendant la nuit, et gravir la dernière montagne qui me séparait de la frontière.

Au loin je voyais les crêtes espagnoles, et désirais me mettre en route dès que possible.

Plus tard je me trouvai heureux de cette décision. Si j'avais attendu de me reposer avant de traverser la vallée, il aurait été trop tard. Sous la protection de la nuit, je retournai en rampant, tombant, abruti de douleur.

Quand j'arrivai à l'endroit du désastre, la lune était haute dans le ciel et ce que j'y vis me fut insupportable.

Les cadavres étaient évacués<sup>27</sup>, mais partout persistaient des traces de mes camarades : du sang, des affaires personnelles, une botte, une paire de lunettes cassées, un manteau déchiré, les bâtons de marche que nous avons coupés ensemble et, éparpillés comme des confettis, les morceaux de sucre blancs.

Je me détournai en sanglotant. Je devenais fiévreux, la douleur augmentait, et pourtant je devais traverser la vallée et gravir la montagne.

<sup>25</sup> *Halte, salaud !*

<sup>26</sup> *Halte, Haut les mains !*

<sup>27</sup> De Hartog pense à tort que la fusillade a fait des morts.

Quand je fus à mi-chemin de la pente raide en face, trébuchant, glissant, peinant jusqu'en haut, la douleur devint insupportable et la fièvre prit le dessus. Il recommençait à pleuvoir, une averse qui me trempa de nouveau, je me fichais du lieu où j'étais. Pendant une journée je restais à moitié inconscient derrière un de ces rochers gigantesques. Ma réserve de sucre en morceaux et d'alcool de menthe était épuisée. J'avais une soif intense et il me fallait laver mes blessures, j'avais besoin d'eau.

Quand le soleil s'est couché et qu'il fit à nouveau noir, je me remis debout et descendis le chemin en trébuchant. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais, ni de ce que je faisais, j'avais désespérément besoin de contact humain et commençais même à me réconcilier avec l'idée d'un camp de concentration.

Puis je vis à mon grand soulagement une petite maison blanche. Je m'y dirigeai et frappai à la porte avec mon bâton. Je m'aperçus que ce n'était qu'un grand rocher. Je me mis à pleurer, me détournai ; j'étais désespéré et seul ; je continuai péniblement en parlant aux arbres, aux rochers, en tenant des conversations entières avec des gens qui se pétrifiaient ou disparaissaient. Tantôt il me semblait que je marchais sur un chemin très fréquenté, plein de passants qui souriaient et saluaient de la tête, tantôt je reprenais conscience d'être seul et mourant. Je ne saignais plus mais la douleur m'empêchait de plus en plus d'avancer.

Le soleil se leva de nouveau et j'étais délirant de fièvre. J'étais allongé à l'ombre d'une autre maison qui se transforma en rocher. La fièvre me donnait des hallucinations et des vagues de nostalgie, je pensais à mes enfants et à l'anniversaire de mon fils, Arnold.

Je recommençais à quitter le monde réel et vis des visages dans les étangs, dans la forêt, des passants... mais personne ne m'aborda. Ils s'approchaient, s'éloignaient, faisaient des allers et retours sans dire un mot.

Enfin, au crépuscule, je rampai alentour, à la recherche d'eau pour étancher ma soif. Mes jambes étaient gonflées, mes habits en lambeaux. La pluie recommençait, l'orage grondait ente les crêtes, les éclairs illuminaient le paysage, des éclairs énormes, tandis que je rampais par terre. Je lavai mes blessures dans un petit ruisseau. Trébuchant, tâtant dans le noir avec mon bâton, je m'égarai dans un village où chaque maison était une illusion. Il pleuvait des cordes, mes dents claquaient ; dans un murmure je m'adressai à Dieu, et Le suppliai de mettre une fin... une fin à ce tourment. La nuit était interminable... interminable... en trébuchant, tombant, pleurant, appelant.

Plus tard, au souvenir de ce cauchemar, en tentant de rétablir la réalité, je tombai dans les pièges de mon imagination...

À certains moments, pendant ce périple, j'apercevais l'étrange géant russe, que j'avais rencontré auparavant à Le Port. Il apparaissait et disparaissait comme un loup gris, nous n'avions pas échangé une parole mais il a dû m'impressionner beaucoup plus profondément que je ne l'aurais cru.

À un moment donné, étant à moitié évanoui j'eus peu à peu la conviction que c'était lui qui m'avait sauvé. À tel point que je me rappelle m'être imaginé que

c'était lui qui m'avait porté en Espagne sur son épaule. Il est devenu tellement réel dans mes souvenirs que quand on m'a demandé de raconter ce qui s'était passé, il faisait partie de mon compte-rendu.

Il planait un air de mystère autour de lui et peut-être parce que je suis un conteur-né, l'ai-je intégré dans mon récit.

Seulement en écrivant ce livre, en creusant dans d'anciennes notes et souvenirs, ce qui s'est vraiment passé m'apparaît clairement : nouveau rayon de lumière, et de risque personnel pris par amour du prochain, que je désire raconter pour la véracité de cette histoire.

Dans une vallée, quelque part en montagne, à moitié évanoui de fièvre et de douleur, j'entendis le son d'une cloche au petit matin. Je savais que ce n'était pas une vraie cloche, mais encore une illusion qui disparaîtrait dès que je m'en préoccuperais. Je me rendormis, mais la cloche continua de sonner, et en ouvrant lentement les yeux dans la lumière matinale, je vis une vache qui broutait non loin. Je rampai vers elle et la touchai avec mon bâton en pensant qu'elle serait un autre rocher ; au lieu de cela elle meugla pour protester et continua de brouter avec un air de reproche. Là, derrière se trouvait une autre vache, je la regardai fixement en songeant qu'elle disparaîtrait bientôt, quand je sentis comme une bouche sur ma jambe. Je me retournai péniblement en hurlant, pensant qu'un loup allait me dévorer. Puis je réalisai qu'un grand chien berger-allemand léchait mes blessures. Une main me toucha l'épaule et je levai les yeux, au dessus de moi il y avait le visage angoissé et questionnant d'un pâtre. J'ai dû paraître alarmant, sale, pas rasé, avec des yeux sauvages, mes habits en lambeaux ; il se détourna et héla quelqu'un. Un autre homme apparut et ensemble ils me portèrent à la cabane la plus proche. J'ai dû m'évanouir de nouveau, et me réveiller après un cauchemar. Le pâtre mâchait des feuilles qu'il posait sur mes jambes endolories.

Il me vit le regarder et expliqua :

- « Ce sont des feuilles de noyer, un ancien remède pour les blessures »

Ils me donnèrent du lait chaud dans un bol, j'essayais de m'accrocher à la réalité mais ma fièvre était très élevée et mes jambes étaient méchamment enflammées. Une des jambes était pire que l'autre, la blessure était ouverte et noircie par le colorant de mon pantalon arraché.

Les pâtres semblaient angoissés. Il aurait été facile pour eux de se débarrasser de moi, de me précipiter dans un ravin ou de me hisser sur un sommet pour m'y laisser mourir.

Mais c'étaient des gens compatissants et par surcroît d'ardents patriotes qui haïssaient les Allemands. Ils savaient que ma seule chance de survivre se trouvait de l'autre côté de la frontière, mais j'étais trop affaibli et trop abîmé pour être transporté.

Je suis resté chez eux pendant deux ou trois jours, me reposant et partageant leurs rations, le premier homme soignant mes blessures avec ce soin primitif qu'il devait vouer à ses animaux. Durant l'été ils gardaient leur troupeau pendant des mois et s'il arrivait quelque chose à un de leurs animaux, ils

devaient s'en occuper eux-mêmes. Je savais que j'avais besoin de soins professionnels, une jambe allait mieux mais l'autre empirait.

Deux ou trois nuits plus tard, ils me soulevèrent, me sortirent de la cabane et me posèrent sur le dos d'un mulet qu'ils guidèrent à travers les sommets<sup>28</sup>.

Pour moi c'était un voyage qui n'en finissait pas.

Enfin, très précautionneusement, ils me soulevèrent de l'âne et m'allongèrent au bord d'un chemin pédestre pour attendre les gardes-frontières espagnols qui devaient arriver au lever du soleil. Puis ils disparurent.

Je n'ai aucune idée du temps pendant lequel je suis resté allongé là. Mes jambes étaient gonflées. Je ne pouvais plus marcher. Le repos forcé chez les pâtres m'avait fait du bien mais à présent aussi bien la douleur que la fièvre revenaient, et bien que j'aie dormi par moments, les visions et hallucinations reprurent durant le reste de la nuit ; un cortège de passants souriants, d'énormes portes qui s'ouvraient sur des parois rocheuses, des compagnons inventés et pour terminer, une autre fantaisie : la vision d'une représentation de Carmen... qui devint réalité.

En effet, du brouillard matinal surgirent deux Espagnols accompagnés de deux mulets. Ils portaient des chapeaux avec des houppes qui pendillaient devant leurs yeux, l'un d'entre eux mâchouillait une fleur.

Les mulets étaient tirés par des cordes accrochées à leur poitrail, où il y avait des plaies avec du sang et des mouches collées.

Malgré ma fièvre j'étais paniqué, car j'étais convaincu que ces gardes-frontières espagnols me refouleraient, ce qu'ils faisaient dans la plupart des cas. Mais il s'avérait que j'étais assez loin en Espagne pour que ma présence soit légalement acceptable.

Peut-être d'autres gardes-frontières m'avaient-ils porté aussi loin à l'intérieur de leur pays...

Ils me piquèrent entre les côtes avec un bâton. Comme je gémissais, ils chuchotèrent entre eux, agités, comme des enfants qui ont trouvé un dauphin sur une plage. Apparemment ils décidèrent de m'emmener au prochain village, mais comme ils avaient besoin des mulets pour eux-mêmes, ils tirèrent une barrière de l'entrée d'un pré à proximité, m'attachèrent dessus et me firent traîner par une des bêtes.

Ce fut un voyage où je souffris le martyre, chaque creux, chaque taupinière m'arrachaient des cris de douleur ; j'étais trop malade, trop fiévreux, je souhaitais la mort.

Rien ne m'importait plus. J'étais comme un morceau de chair ensanglantée.

Ils me menèrent à un village haut perché dans la montagne, nommé Tavaskan. Là, ils m'enfermèrent dans une cellule remplie de paille humide. Il planait une odeur pénétrante d'urine. D'autres hommes surgirent. Ils étaient

---

<sup>28</sup> Cet épisode peut correspondre au témoignage du berger Jean-Pierre Bonnet, d'Aulus, relaté en 1977 : « *Au sujet des six rescapés, j'en ai trouvé un qui descendait vers Aulus, il n'en pouvait plus de faim. Je lui ai donné un peu du lait que je portais, et l'ai amené à une grange où il y avait du foin pour dormir ; le soir papa lui a porté du ravitaillement, et deux jours après nous l'avons passé en Espagne* ». (livre de Nadouce 1943 : *une épopée tragique*)

intéressés par ma montre. L'un d'entre eux tenta de la détacher mais en fut empêché par un autre qui me proposa cent pesetas, et qui sur mon refus, fit un geste menaçant. Après m'avoir observé quelque temps, ils me quittèrent en me laissant dans le noir. Là, j'attendis la fin dans le désespoir et la douleur.

Le lendemain, ils me sortirent de la cellule, me tirèrent en haut d'un escalier en pierres et me posèrent à plat ventre sur le dos d'un mulet. Quand l'animal se mit en marche, mes bras et mes jambes ballottèrent de gauche à droite et la douleur devint tellement intense que j'en perdis connaissance.

En de courts moments de réveil, je vis, par les ombres tranchantes des maisons contre le soleil couchant, que la nuit tombait, puis j'entendis quelqu'un gratter une guitare. Ils me tirèrent de la selle et me portèrent dans un endroit obscur et froid qui sentait les champignons. Ce n'était pas une cave mais une cellule de prison dans une ville nommée Sort.

La saleté et la puanteur étaient invivables.

Je frémis de fièvre et gémissais lors des crises de dysenterie. Cette fois-ci je n'étais pas seul, il y avait d'autres hommes dans la cellule qui se penchèrent sur moi. Il s'avérait qu'il y avait quelques uns des jeunes Français de mon groupe. Ils étaient quatre, sales, affamés, mais pas blessés.

Bien que nous nous connaissions à peine, nous étions heureux de nous retrouver dans cet environnement sinistre. Ils étaient là depuis quelques jours déjà et aspiraient à continuer, mais ils étaient contents de mon arrivée : un autre camarade ayant réussi le passage. Ils étaient inquiets de mon état. J'arrivais à peine à me traîner par terre et avait besoin d'aide médicale. Un des jeunes Français parlait espagnol et s'entretint avec un garde. Ils eurent un différend, l'homme partit en secouant la tête.

Mais très vite il revint, s'adressa au jeune Français qui vint vers moi et me dit :

- « Il te laissera téléphoner mais ça te coûtera ta montre ! »

J'acquiesçais de la tête, je n'avais qu'une seule chance de survivre, c'était de prévenir le consulat hollandais de mon arrivée en Espagne.

Après avoir détaché ma montre et l'avoir remise au gardien, ils m'aidèrent à atteindre le bureau des gardiens. Plusieurs heures après, j'ai enfin eu le consulat hollandais à Barcelone au bout du fil.

Dans un conte de fée, en pareil cas, un chevalier sur un cheval blanc arrive dans l'heure, mais c'était le week-end, et le consul, qui ne s'attendait pas à mon coup de téléphone, avait ses projets. Il n'avait aucune possibilité de me sortir de Sort avant lundi. La seule chose qu'il pouvait était de m'envoyer de l'argent.

L'argent ne vint pas, en tout cas il ne m'atteignit jamais, et je m'en fichais.

Ce week-end-là à Sort fut sans doute pour moi le plus noir de mon périple. J'avais quitté *la route des Généraux*<sup>29</sup> depuis un certain temps et étais désormais livré à mon sort et à la compassion d'autrui. Découvrir dans mon état que les Hollandais ne s'en préoccupaient pas fut un coup dur pour moi. Je croupissais là

---

<sup>29</sup> En français dans le texte. Allusion au fait que, de la Suisse aux Pyrénées, le réseau qui avait de Hartog en charge lui a fait suivre une voie d'évasion plusieurs fois utilisée par des Généraux, comportant un accompagnement par des gardes du corps.

dans un état de misère, porté au désespoir par l'allégresse sans pitié de mes compagnons de route qui achetaient du vin aux gardes et frappaient des pieds dans les allées et venues en chantant des chansons d'ivrogne, sifflant aux filles de l'autre côté des barreaux.

Cette nuit-là les hallucinations firent leur retour, j'avais des discussions sans fin avec Lily, qui surgit en souriant et disparut.

Le lendemain matin on vint me chercher. Je n'ai jamais su si c'était dû à une intervention des autorités hollandaises ou à la crainte que je meure sur place. J'étais à peine conscient de quitter les autres, tiré dans un camion.

Plusieurs heures plus tard, on me déchargea et me déposa dans un bâtiment qui s'avérait être un hôpital. Là, mes blessures furent lavées et pansées.

Je me souviens d'une lumière crue et de trois visages au dessus de moi, l'un portait une petite moustache. Il flottait une odeur d'amande. J'entendais des bruits résonnant avec des échos. Une sœur me donna de la soupe.

J'étais en mauvaise condition. Grâce à des rapports officiels de cette époque, je sais qu'on me transporta à la ville de Saragosse où mes blessures furent à nouveau soignées. De là, j'allai à Madrid, où je rencontrai maître Van Tenbergen à l'ambassade hollandaise. Je me rappelle une conversation surréaliste avec ce monsieur, avec à un moment donné un débat sur les avantages de la fermeture éclair pour les braguettes des hommes.

J'ai dû annoncer que j'étais porteur d'un message du maquis français pour Winston Churchill, car ils m'envoyèrent à la légation britannique.

L'homme qui me reçut là-bas était un certain major Squirrel, chef du service de sécurité. Je me trouvais dans une grande pièce remplie de meubles en cuir.

- « *Ah, there you are !<sup>30</sup>* », dit-il pendant que je rentrais en clopinant, comme s'il m'avait cherché sous le mobilier.

- « *Did you have a nice trip ?<sup>31</sup>* »

J'avais lu suffisamment de pièces de théâtre de Noël Coward<sup>32</sup> pour savoir quelle réponse faire.

- « *Fair to middling, thank you<sup>33</sup>* » dis-je en haussant les épaules. Même hausser les épaules me faisait mal. Il me servit un verre de whisky et me demanda mon aventure.

Quand il découvrit que je n'avais pas l'intention de lui communiquer le message du maquis français, mais que je voulais attendre d'être arrivé à Londres, il hocha la tête et fit appeler un médecin pour regarder ma jambe.

Le lendemain matin, je fus opéré de la jambe dans la cave de la légation, et le docteur décida de laisser cicatriser la blessure dans un hôpital à Gibraltar, où je devais arriver quelques jours plus tard.

Je me reposai toute la journée en jouissant de la liberté et d'une bonne nourriture. Le major et moi eûmes une conversation sur le trajet à suivre de Madrid à Londres.

---

<sup>30</sup> *Ah ! vous voilà !*

<sup>31</sup> *Avez-vous fait bon voyage ?*

<sup>32</sup> Auteur anglais contemporain de Jan de Hartog.

<sup>33</sup> *Couci-couça, merci.* Réplique probablement tirée d'une pièce de Noël Coward.

Je ne me portais toujours pas très bien et les Anglais souhaitèrent m'emmener à Séville, dans le sud de l'Espagne, près d'un port<sup>34</sup> où des cargos chargeaient des provisions à destination de Gibraltar. Mais le port se trouvait sous une surveillance espagnole très stricte, les navires devaient y attendre les convois atlantiques en partance pour l'Afrique du Nord.

Dans le détroit de Gibraltar il y avait toujours des sous-marins allemands, et aucun bateau ne se risquait à prendre le large sans escorte. Il s'avéra qu'un convoi était attendu quelques jours plus tard, et il fut décidé que je quitterai Séville à bord d'un cargo anglais qui devait se joindre au convoi. Je devais être caché à bord jusqu'au moment où le navire aurait quitté le port.

Je posai beaucoup de questions. Pour commencer : pourquoi tous ces mystères ? L'Espagne était un pays neutre. J'allais embarquer à bord d'un navire anglais ; qu'importait-il aux Espagnols, du moment qu'ils se débarrassaient de moi ?

- « Oui, dit-il, je comprends que vous vous posiez ces questions. En fait tous les ports sont sévèrement gardés, apparemment ils ne veulent pas d'étrangers errants. Et ils ont tendance à ne pas être tendres avec ceux qu'ils prennent en défaut. Après tout c'est un pays fasciste, Hitler est un bon ami du señor Franco, et nous avons déjà assez de difficultés avec notre position »

Il regarda fixement par la fenêtre, se retourna vers moi et demanda sèchement :

- « D'autres questions ?

Je lui donnai le passeport qui m'avait été délivré au nom de Maurice de Mellard à Genève. Il l'observa et hocha la tête incrédule.

- « Je vois, dit-il. Oui, vous aurez sans doute beaucoup de difficultés à rentrer en Angleterre avec ce document. Je vous suggère de consulter monsieur Van Tenbergen avant votre départ demain matin pour Séville »

J'obtins un nouveau passeport, cette-fois-ci tout à fait légal. Le seul inconvénient était que le passeport a été transcrit pour *Jan de Hartog*, mon nom d'auteur, au lieu de *Johannes* comme je m'appelle sur mon acte de naissance.

Jusque dans les années quatre-vingt-dix, j'ai rencontré des problèmes lors des demandes de nouveau passeport. Le consulat hollandais à Houston, Texas, m'a enfin donné à contre-cœur un nouveau document attestant que *Jan* et *Johannes de Hartog* sont une seule et même personne.

Tôt le lendemain matin, une Rolls Royce, véhicule officiel de la légation britannique, avec l'Union Jack sur le capot, venait me chercher pour la dernière étape du voyage. Je fus conduit à Séville, un long trajet. J'étais toujours aussi affaibli et j'ai dormi une bonne partie du voyage, mais je me souviens des passages par les postes de contrôle où nous étions salués, le chauffeur soulevait sa casquette et moi, je saluais de la main sur la banquette arrière.

Nous atteignîmes tard le soir le consulat britannique où j'étais attendu. Je restai là jusqu'au lendemain matin et rencontrai le Consul qui m'expliqua comment on résout d'habitude un cas comme le mien.

---

<sup>34</sup> Probablement Cadix

Les navires arrivants et sortants étaient sévèrement surveillés, note était prise du nombre de membres d'équipage qui venaient à quai et du nombre qui retournaient à bord.

Cette fois-ci, le chargement du navire consistait en légumes frais et sacs de pommes de terre. Pour les passagers clandestins, il y avait des sacs adaptés, avec doublure. La doublure contenait une couche de pommes de terre. Le sac était porté à bord en même temps que les autres.

Dans mon cas il y avait un problème. Ma jambe blessée était raide et gonflée, il m'était impossible de plier le genou. Le consul et moi discutâmes du problème et enfin on trouva une solution.

Un matelot devait prendre ma place dans le sac et deux autres devaient me tirer à bord comme membre d'équipage ivre. Si je pouvais chanter en même temps cela aiderait.

Ce matin là on m'emmena au port et deux matelots me tirèrent à bord sous les yeux soupçonneux des Espagnols avec leur liste de vérification.

Une fois à bord, ils m'introduisirent en fraude dans la salle des machines et me présentèrent au chef machiniste, un aimable Écossais. Il m'emmena dans la réserve de charbon où je devais me cacher jusqu'au soir, au départ du bateau, et du pilote espagnol. Tel était le plan, mais je suis resté allongé dans la réserve pendant une semaine. Le chef est venu m'apprendre que le convoi était attaqué par les sous-marins allemands, et que jusqu'à nouvel ordre je devais rester là où j'étais.

Il y avait à bord la police espagnole qui contrôlait les papiers de tout un chacun.

Je m'étais réjoui de séjourner dans la réserve à charbon, comme dans un havre de repos, mais il s'agissait d'une illusion. C'était une prison, l'obscurité était totale, la douleur revenait intensément, la chaleur était insupportable, le seul contact avec l'humanité était le machiniste, qui me donnait à manger et me faisait des injections contre la douleur.

Je souffrais à nouveau de crises de dysenterie, allongé, dans le noir le plus total, au milieu de mes propres déjections. Mais la fièvre m'apporta des hallucinations libératrices, de nouveau j'errais entre des maisons blanches à volets, chuchotant à des passants qui souriaient et continuaient leur chemin.

De grandes fleurs balançaient dans le demi-jour.

Une taupe trépassée était allongée sur le dos, avec des yeux cassés, sa main pâle ouverte dans un signe de capitulation.

Mais le vrai cauchemar était l'état de veille, immobile, tourmenté par la douleur, la soif, la sueur, les pas des allées et venues au dessus de ma tête, les soupirs profonds de la machine endormie, le frémissement des rats.

J'écoutais, mes yeux aveugles grands ouverts dans une tombe, aspirant aux montagnes de la mort.

La fin du rêve advint quand je fus réveillé par une plainte de cornemuses. D'abord j'attendis les yeux fermés que la réalité revint.

Mais les cornemuses continuaient leurs lamentations, et la clarté alentour me força à ouvrir les yeux. C'était un salon avec des murs blanchis. J'étais allongé devant une fenêtre fermée par un volet, le soleil passait à travers les interstices.



Me haussant sur un coude je lorgnai vers le bas et vis arriver un groupe de femmes précédées par des joueurs de cornemuse.

C'était un groupe de femmes de ménage, de servantes, d'employées, d'infirmières marchant en mesure sur la musique de *Loch Lomond*.

Je commençais à rire hystériquement. La porte derrière moi s'ouvrit et une voix anglaise dit joyeusement :

- « *Well, that's better ! How are we feeling?*<sup>35</sup> »

Je replongeais dans les coussins et vis un infirmier avec un thermomètre. J'étais à Gibraltar. Ma joie en entendant cette nouvelle était indescriptible.

Avec un large sourire je l'entendis me raconter que Gibraltar était une garnison pleine d'hommes et que chaque matin les femmes de ménage espagnoles étaient reçues par une escorte de joueurs de cornemuses et le soir étaient reconduites de la même façon.

Il me prit la température avec beaucoup de difficulté car je continuais à rire. Je me sentais si reconnaissant et ivre de bonheur ; mes cauchemars, les dangers, les terreurs et évasions finissaient dans un chœur de cornemuses. Durant les jours qui suivirent je me sentis léger, surpris, et immensément reconnaissant, cela m'est resté jusqu'à la fin de la guerre.

Cependant je fus opéré de nouveau, cette fois-ci par des chirurgiens qui en avaient l'habitude.

Grâce à eux j'allais bientôt mieux. Mon intention était d'aller de Gibraltar à Londres en avion, ligne irrégulière et toujours plus que saturée. J'ai dû attendre mon tour pendant plusieurs jours, et je profitait de l'occasion pour écrire de nouveau ma pièce de théâtre « *Schipper naast God* » et cette fois-ci pas sur du papier toilette<sup>36</sup> mais sur le dos de formulaires dont l'administration m'avait donné un tas. Sur leur en-tête était marqué : en cas de décès inscrire « Décédé »

J'avais à peine fini d'écrire quand je fus appelé, quelqu'un d'autre ayant annulé au dernier moment.

J'eus à peine le temps d'assembler mes affaires, avant de partir dans un véhicule de l'armée qui m'attendait. Je découvris que j'avais oublié le manuscrit et insistai pour rebrousser chemin, même si je devais manquer l'avion. J'ai dit qu'il s'agissait d'un document secret « *for my eyes only*<sup>37</sup> ».

La piste de décollage croisait la route et nous dûmes attendre à une barrière pendant que l'avion décollait. Quelques instants plus tard l'avion s'écrasait dans la mer.

C'était atroce et incompréhensible. J'étais de nouveau confronté avec le fait d'être épargné pendant que d'autres périssaient. Je me souvenais des paroles de mon père le soir avant mon départ d'Amsterdam. Il avait raison, je devais arriver sauf sur l'autre rivage, mais pourquoi moi ?

Pourquoi étais-je parmi les rares personnes qui se tirent d'affaire, tandis que d'autres perdent la vie ?

<sup>35</sup> *Eh bien, ça va mieux ! Comment nous sentons nous ?*

<sup>36</sup> Allusion à un épisode vécu dans une prison en Suisse, mentionné dans l'Introduction.

<sup>37</sup> *À ne pas laisser voir par d'autres que moi.*

C'est une question habituelle en temps de guerre, une question qui poursuit les survivants pendant des années.

J'atteignis Londres à la mi-juillet et fus tout de suite conduit devant un officier des services secrets hollandais, nommé Orestes Pinto. C'était un célèbre traqueur d'espions, et durant mon séjour en Angleterre j'ai appris à bien le connaître. Il insista pour que je raconte plusieurs fois le récit de mon évasion et me laissa finalement partir quand il fut convaincu que je n'étais pas un « comédien ».

Je passai la nuit à Picadilly, à Netherlands House. Le lendemain matin, je me dirigeai avec mes béquilles vers Downing Street, numéro dix.

Je fus guidé vers une pièce où un officier, debout derrière un pupitre me dit :

- « *I am Major Adams, aide to the P.M.*<sup>38</sup> »

Nous nous assîmes face à face, chacun d'un côté d'une table à thé. Il me servit le thé, tout en me posant des questions sur mon voyage.

À un moment donné, en remuant son thé il me dit :

- « Je comprends que vous êtes porteur d'un message du Maquis français.

Je répondis :

- C'est exact, mais je tiens à donner ce message à monsieur Churchill en personne.

Il sourit.

- Ce sera malheureusement impossible. Le P.M.<sup>39</sup> est absent, et en son absence je prends tous les messages qui lui sont destinés. Enfin, vous êtes au Dix Downing Street !

Il avait raison. Finalement c'était bien ma destination.

- Major Adams, répondis-je, il y a un mois quand je quittais le Maquis dans la Haute-Savoie, ils me donnèrent un ultimatum pour monsieur Churchill. Ils ont un besoin urgent d'armement et de provisions. Je peux vous donner la liste de tout ce qu'il faut parachuter avant le 15 juillet. C'est une longue liste et si vous le désirez je peux la dicter à quelqu'un d'autre.

Il vida sa tasse, se leva et me tendit la main.

- *My dear boy*, dit-il, nous recevons cet ultimatum chaque semaine.

Maintenant si vous voulez bien m'excuser, j'ai des affaires urgentes à régler. Très aimable de votre part d'être passé. Vous trouverez la sortie, assurément. »

Dehors il pleuvait et il n'y avait pas de taxis.

J'étais déçu et furieux, il semblait naturel que tout cela finisse devant un arrêt de bus, sous la pluie, en regardant des horaires auxquels je ne comprenais rien.

Je n'avais aucune idée de la façon de revenir, mais je réalisais que tandis que je regardais fixement les horaires, mes béquilles avaient glissé sur le trottoir

<sup>38</sup> *Je suis le Major Adams, assistant du Premier Ministre.*

<sup>39</sup> P.M. : Premier Ministre

humide. Je tentai de rester debout mais n'y réussis pas. Je terminai sur les genoux et j'avais presque envie de pleurer quand une voiture s'arrêta toute proche, une voix de femme proposa :

- « *Want a lift*<sup>40</sup>? »

C'était une petite Hillman avec au volant une jeune femme attrayante dans un uniforme de W.R.N.S.<sup>41</sup>

Je hochai la tête reconnaissant et une minute plus tard, j'étais assis dans la voiture, en route pour Netherlands House.

Elle s'appelait Diana Wyndham-Quinn.

Ce fut elle qui prononça les paroles libératrices quelques jours plus tard, en dînant ensemble. Nous débutâmes la soirée avec un apéritif qui me détendit et je lui racontai l'histoire de mon évasion, finissant par l'entrevue humiliante à Downing Street.

Au bout d'un moment elle me regarda et dit :

- « Tu sais, ton ami, Sam White<sup>42</sup>, avait raison.

- Comment ça ?

- Qu'est-ce qu'il avait dit à propos de ce message pour Churchill ?

Tout à coup je m'en souvenais :

- *Accroche-toi à cet ultimatum, avait-il dit, ça t'aidera plus que n'importe quel titre ! »*

Je la regardai. Sans cet ultimatum, je me trouverais encore caché quelque part en France, alors que j'étais là à Londres, en train de boire du vin avec une jolie fille. Et j'avais osé m'apitoyer sur mon sort !

Bon, le Major Adams pouvait aller au diable !

- « Viens, dis-je, on s'en va ».

Je payai la facture et nous partîmes.

Plus tard, fixé à Bristol en tant que correspondant de guerre pour le commerce maritime, j'appris que Diana avait péri lors d'un bombardement sur Londres, juste après notre rencontre.

Maintenant, un demi-siècle plus tard, quand je passe en revue ma vie et que je me remémore les amis que j'ai perdus, les camarades qui ont péri, je me souviens toujours de ce poème que j'ai trouvé à Bristol, écrit à la main à l'intérieur de la porte d'un placard :

*There is an old belief  
That on some distant shore,  
Far from despair and grief,  
Old friends shall meet once more*<sup>43</sup>.

---

<sup>40</sup> *Du stop ?*

<sup>41</sup> *Women's Royal Naval Service*

<sup>42</sup> Anglais que de Hartog a rencontré dans le maquis de Haute Savoie.

<sup>43</sup> *Il y a une vieille croyance / Que sur quelque rivage lointain / Loin du désespoir et du chagrin / Les vieux amis se retrouveront.*

Une première édition du présent ouvrage a été réalisée, en janvier 2005, par *Biert Aoué*, l'association culturelle du village de Biert, dans l'Ariège.

Deux exemplaires-papier de ce document (ainsi qu'un exemplaire numérisé) ont été l'objet, en juillet 2020, d'un don de l'Association au *Musée du Chemin de la Liberté* à Saint-Girons, pour son fonds documentaire et la consultation par ses visiteurs.

La première édition étant épuisée, il a été estimé intéressant, pour conforter la mémoire collective sur les évasions de France pendant l'Occupation, de procéder à une nouvelle édition de cet ouvrage.

Jean-Claude Marcel

à Biert, octobre 2021

## SUPPLÉMENT À LA PREMIÈRE ÉDITION

Jan de Hartog relate, à la page 19 du présent ouvrage, l'épisode se situant après la capture d'une partie des fugitifs, épisode au cours duquel, blessé aux jambes, il est délirant de fièvre, quasiment inconscient et pris en charge "*deux ou trois jours*", dit-il, dans une cabane de pâtre, puis porté jusqu'à la frontière.

Cet épisode concorde avec le témoignage du berger Jean-Pierre Bonnet, cité page 20 (note 28), et également avec celui d'un autre évadé, Paul Delaittre, qui a raconté à sa sœur Denyse avoir, avec son camarade Jean Schurmann, "traîné" de Hartog jusqu'à la frontière.

Jean-Pierre Gaubert, l'auteur de *Ceux d'Aulus*, a eu connaissance du témoignage de Paul Delaittre, et l'a mentionné dans un *Additif à Ceux d'Aulus*, publié dans la Revue du Tarn (n°197) en 2004.

Nous reproduisons ci-contre un extrait de cet *Additif*.

Paul lui parla des divers épisodes connus lors de leur traversée des Pyrénées: la cabane du berger qui les recueillit, Yan de Hartog que Jean et lui traînèrent, lié à eux par un bras, ses chaussures si abîmées qu'il avait les pieds en sang jusqu'à l'os quand la Guardia Civil les arrêta.

Les noms de Delaittre, Schurmann et Hartog figurent sur le registre des entrants à la prison de Sort, à la date du 19 juin 1943, soit quatre jours après l'interception du groupe de fugitifs par les Allemands.

---

Traduction du néerlandais : Sylvia Hanquez-Ligtenberg

Numérisation : Jean-Claude Marcel ([marcel-jc@wanadoo.fr](mailto:marcel-jc@wanadoo.fr))

Édition n°2 (octobre 2021) Éditions JCM 19 avenue Émile Zola, 31520 Ramonville

Imprimeur : Espace Repro, 87 route de Narbonne, 31400 Toulouse

Consultable sur le site <http://dunwich.org/jcm>